

LA SCIENCE FICTION NOUS AVAIT POURTANT PRÉVENUS!



JÉRÔME LEROY *

« *Nous ne vivons plus dans une époque mais dans un délai* ».
Günther Anders, *Le temps de la fin*, 1960

Nous avons, avec le Covid-19, tous l'impression pénible et sidérante, sur un genre littéraire qui nous avait pourtant prévenus, de vivre dans un scénario de science fiction. L'occasion de faire le point.

Il faut toujours faire confiance, en littérature, à ce qu'il est convenu d'appeler « *les mauvais genres* ». Le roman noir, par exemple, que l'on peut faire naître au sens moderne du terme dans les années 1920, rend compte de façon incroyablement précise de la profonde transformation de la société américaine à cette époque. La grande ville anonyme, le crime organisé, la collusion entre la politique et la mafia, la misère sociale et la violence du capitalisme deviennent les thèmes récurrents de la fiction policière qui abandonne le « *whodunit* » (« qui a tué ? ») pour s'intéresser davantage à ce qui a créé un tel climat de sauvagerie généralisée, de guerre de tous contre tous. Et c'est dans les *pulps*, ces magazines bon marché vendus à des millions d'exemplaires, que cette nouvelle vision touche un immense public.

Avec *La Moisson rouge* de Dashiell Hammett, chef-d'œuvre du genre qui paraît au moment de la crise de 29, le lecteur enregistre ainsi presque en direct, les prémices délétères de la Grande Dépression. Il en va de même pour la science-fiction qui elle aussi, aux États-Unis, est

* ÉCRIVAIN.

Article publié initialement par l'hebdomadaire *Liberté Hebdo* (Lille) les 27 mars et 3 avril 2020.

d'abord née dans les *pulps*. Elle se révèle un sismographe parfait des fantasmes, des peurs et même des névroses de tout un continent. C'est d'ailleurs dans un de ces *pulps*, *Science Wonder Stories*, que le terme même de « *science-fiction* » apparaît en tant que tel, là aussi en 1929, comme si les problèmes apportés par une société de plus en plus angoissante trouvaient d'abord un écho dans ces petits fascicules de consommation courante dont la première mission était pourtant de distraire l'homme de la rue, aussi bien en le faisant rêver avec des voyages intersidéraux qu'en l'épouvantant avec des extraterrestres abjects qui ressemblaient terriblement à ces enfoirés de nazis puis à ces salopards de soviétiques.

Foi dans la science et ambiguïté politique

Néanmoins, la science fiction (SF) de cette époque est un genre plus ambigu politiquement que le roman noir, qui reste essentiellement progressiste, comme en témoignera le séjour en prison, au moment du maccarthysme, de Dashiell Hammett, soupçonné de sympathies communistes. La science-fiction se révèle pour commencer une littérature beaucoup moins critique socialement. Elle est à la fois persuadée du bien-fondé absolu de la science et, politiquement, oscille entre le conservatisme et le libertarianisme, cet anarchocapitalisme typiquement US dont Clint Eastwood est aujourd'hui un des représentants les plus connus.

Un des grands auteurs libertariens de la SF est Robert Heinlein (1907-1988). Dans *Révolte sur la Lune* (1967), il peint le conflit entre une Lune utopique débarrassée des idéologies rétrogrades et la Terre qui vit sous le joug conjugué d'une Amérique fascisante et d'une Eurasie stalinienne. La Lune est lasse de devoir nourrir une terre surpeuplée par des assistés grâce à ses serres hydroponiques et l'affaire tourne à une *tea party* spatiale qui se mue en guerre d'indépendance. Pour Heinlein, la libre entreprise, la responsabilité individuelle sont le meilleur système possible pour peu qu'on sache limiter le rôle de l'État, sauf en ce qui concerne le contrôle de la démographie.

On le voit rejoindre ainsi par la bande une préoccupation tout à fait actuelle sur une planification accrue des naissances telles qu'a pu la souhaiter un Yves Cochet... Mais Heinlein est aussi, parallèlement, l'auteur d'*Étoiles, garde-à-vous!* (1959), space-opéra militariste, adapté au cinéma dans sa violence presque

fasciste par Verhoeven, près de quarante ans plus tard, avec *Starship troopers*. Et là, le moins que l'on puisse dire est que le respect de la biodiversité n'est pas à l'ordre du jour puisqu'il s'agit de génocider des arachnides intelligents et particulièrement teigneux dans une société terrienne où seuls les militaires sont considérés comme citoyens à part entière.

Il est donc difficile de trouver dans cet âge d'or de la SF autre chose qu'une foi aveugle dans la science, une manière de jouissance prométhéenne à « se rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » ainsi que le souhaitait Descartes, et cela sur la Terre comme dans l'univers tout entier. Hors de la science, point de salut et Van Vogt (1912-2000), un des maîtres de cette période de la SF, auteur préféré des élèves de classes prépa scientifiques fascinés par le rationalisme, pouvait encore dire dans les années 1950 avec une admirable candeur : « Sur la plus grande partie du globe, l'homme est enchaîné. Partout de puissantes forces rétrogrades agissent pour le maintenir en esclavage ou créer de nouvelles chaînes plus étroites. Mais il se libérera si jamais la connaissance scientifique peut pénétrer dans sa prison. »

Évidemment, cela ne pouvait pas durer. Certains écrivains s'étaient tout de même aperçus que cette foi dans le tout technologique posait malgré tout quelques sérieux problèmes. Huxley, dès les années 1930, avec *Le Meilleur des Mondes*, avait montré que le mode de production lié à la taylorisation, dont le symbole était les usines Ford, allait à un moment ou à un autre s'attaquer au vivant et vouloir procéder à une rationalisation eugéniste d'une humanité hiérarchisée par des manipulations génétiques in vitro. C'est, l'air de rien, une des grandes peurs de la bioéthique aujourd'hui qui réfute toute idée de posthumanité ou de surhumanité.

Le temps des dystopies

Un philosophe marxiste de l'École de Francfort, réfugié aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, Günther Anders (1902-1992), dans *L'Obsolescence de l'homme* (1956), s'inquiète de cette technologie qui nous domine et surtout, en quelque sorte, nous démode. Anders nomme ce sentiment « la honte prométhéenne » et il faut s'attarder un instant sur cette intuition puisqu'elle va, consciemment ou non, refléter désormais le rapport

entretenu par l'homme avec la technologie et plus généralement le progrès, thème central de la SF.

Anders en fait le récit alors qu'il visite en Californie une exposition célébrant des innovations scientifiques : « J'ai visité avec T. une exposition technique que l'on venait d'inaugurer dans le coin. T. s'est comporté d'une façon des plus étranges, si étrange que j'ai fini par l'observer, lui plutôt que les machines exposées. Dès que l'une des machines les plus complexes de l'exposition a commencé à fonctionner, il a baissé les yeux et s'est tu. J'ai été encore plus frappé quand il a caché ses mains derrière son dos, comme s'il avait honte d'avoir introduit ses propres instruments grossiers, balourds et obsolètes dans une haute société composée d'appareils fonctionnant avec une telle précision et un tel raffinement. Si j'essaie d'approfondir cette "honte prométhéenne", il me semble que son objet fondamental, "l'opprobre fondamental" qui donne à l'homme honte de lui-même, c'est son origine. T. a honte d'être devenu plutôt que d'avoir été fabriqué. »

102

Ces analyses sur l'obsolescence de l'homme ne sont pas les seules à faire de Günter Anders un précurseur sur notre soumission à la technique. Il est aussi le penseur d'une des préoccupations majeures de l'écologie aujourd'hui : le nucléaire. D'abord sous sa forme militaire puis civile. Au-delà des prises de positions avant tout politique du comité Russel, Anders est un des premiers à penser philosophiquement Hiroshima et la bombe. Dans un petit livre, qui pourrait très bien être le titre d'un roman de SF apocalyptique, *Le Temps de la fin*, il écrit notamment en 1960 : « Nous ne pouvons plus nous représenter ce que nous pouvons produire et déclencher. Nous ne vivons plus dans une époque mais dans un délai. » Intuition qui se révèle dans toute sa pertinence en ces temps de coronavirus.

Une SF écologiste avant l'écologie

Cette humanité saisie par la « honte prométhéenne », par le sentiment d'un avenir compromis, mais vivant le plus souvent dans le déni, la SF saura s'en emparer notamment dans des romans et des nouvelles à forte connotation écologique, où l'homme est dépassé par des machines et leur laisse le soin de gérer politiquement la société. Ces textes font sortir la SF de l'âge d'or pour en faire d'abord une littérature de l'inquiétude. On pense à *Un bonheur insoutenable*

(1970) d'Ira Levin dans lequel un grand ordinateur, UNI, régule une population programmée pour mourir à soixante-deux ans ou, sur une thématique voisine, *Quand ton cristal mourra* (1967) de Nolan et Johnson, avec une humanité infantilisée, vivant sous cloche après avoir commis l'irréparable, chacun devant s'éteindre à l'âge de trente ans, roman qui a été adopté dans une série à succès des années 1970 qui a beaucoup fait pour populariser la SF en France. On le voit, plus généralement, ce sont les années 1960 et 1970 qui produisent dans le monde anglo-saxon, puis un peu plus tard en France, une science-fiction à l'image d'une société en pleine mutation comme l'avait fait le roman noir quarante ou cinquante ans plus tôt. Les exemples abondent et la SF connaît un nouveau souffle dans une critique extrêmement acerbe du consumérisme, de la pollution et, toujours et encore, des dérives technologiques. C'est l'époque de la menace permanente d'un holocauste nucléaire, de la guerre du Vietnam, des doutes sur le sens de la société de consommation et d'une urbanisation toujours plus inhumaine.

Certains de ces textes sont hélas un peu oubliés alors qu'ils sont de vrais chefs-d'œuvre littéraires. Il faudrait par exemple parler du roman testamentaire et poignant de Philip Wylie, *La Fin du rêve*. Wylie n'avait rien d'un révolutionnaire. Né en 1902, il était à vingt-cinq ans déjà rédacteur en chef du célèbre *New Yorker*, ce qui ne l'empêchait pas de sévir dans le mauvais genre. Il avait, dans un roman des années 1930, imaginé la Terre entrant en collision avec un astéroïde. En revanche, quand il écrit, l'année même de sa mort, en 1971, *La Fin du rêve*, la catastrophe n'est plus la faute à un pas de chance cosmique, mais à un vrai suicide écologique de la Terre, notamment à cause d'un épuisement des ressources et d'un dérèglement climatique qui étaient, bien avant que le virus n'arrive, d'actualité.

Nous avons, avec le Covid-19, tous l'impression pénible et sidérante de vivre dans un scénario de science-fiction. L'occasion de faire le point sur un genre littéraire qui nous avait pourtant prévenus.

C'est une prise de conscience de l'urgence environnementale qui donne à un autre auteur une direction écologique à son œuvre. Harry Harrison (1925-1992) était plutôt un auteur habitué des *pulps* et des histoires de Martiens. Pourtant, en 1966, il publie *Make Room ! Make Room !* plus connu en France sous le titre de *Soleil vert*. L'adaptation de Richard Fleischer avec Charlton Heston, devenue film culte de la SF pré-apocalyptique, a un peu occulté la force de

ce roman caniculaire où le New York, imaginée, de 1999, a tout des mégalofoles du tiers-monde d'aujourd'hui avec surpopulation, promiscuité, violences endémiques, accès à l'eau potable impossible ou presque, confiscation de ce qu'il reste de richesses par une hyperclasse réfugiée dans des résidences sécurisées.

Urgence environnementale

Si le roman ne va pas, comme dans le film, jusqu'à évoquer une manière de cannibalisme bureaucraté pour pallier les problèmes de rationnement, il met en avant des causes que l'on retrouve chez Philip Wylie, comme une pollution devenue incontrôlable qui a fait périr aux alentours de ... 2023, 90 % de la population mondiale. Autant dire demain !

La pollution, l'envahissement par les déchets, est aussi le cœur d'un court roman, les Américains appellent cela une « *novella* », de James Blish (1921-1975), *Nous mourons nus*, qui date lui aussi de la fin des années 1960. En quelques dizaines de pages bouleversantes, Blish non seulement peint un monde entièrement envahi par les ordures que l'on recycle sans espoir, mais aussi à moitié submergé et irrespirable à cause de ce qu'on n'appelait pas encore l'effet de serre – l'expression pour désigner les conséquences catastrophiques sur le climat datant du début des années 1980 : « La température mondiale monta ; de nouveaux icebergs tombèrent dans la mer de Ross : la dernière période glaciaire était révolue. Dors, mon enfant. » Mais ceux qui ont fait de la SF, sensiblement à la même époque, le moyen vraiment privilégié de rendre compte des angoisses créées par un avenir incertain de la déraison capitaliste sont les Britanniques, au point qu'on a pu parler d'une véritable école de la catastrophe qui a compté des noms aussi importants, par exemple, que John Brunner (1934-1995). Brunner est désormais considéré comme un classique par sa manière de raconter la fin du monde, comme Dos Passos avait raconté la naissance des États-Unis : il se livre à un gigantesque *cut-up*, en mélangeant extraits de presse, statistiques, slogans à son récit. Il est l'auteur d'au moins deux panoramas impressionnants couvrant à peu près toutes ces questions devenues aujourd'hui primordiales.

Tous à Zanzibar (1968) les traite sous l'angle de la surpopulation, encore une fois, tandis que *Le Troupeau aveugle*

(1972) choisit le prisme de la pollution. Autre écrivain majeur de cette école de la catastrophe, J. G. Ballard (1930-2009) qui définit sa manière de faire de la SF comme « un présent visionnaire », c'est-à-dire un moyen, en grossissant les lignes de forces de l'époque, d'en anticiper très légèrement les conséquences. Il faut lire sa *Trilogie du béton* (1973-1975) composée de *Crash*, sur l'utilisation mortifère de la voiture, d'*I.G.H.* sur les modifications comportementales induites par les grands ensembles (particulièrement d'actualité à l'heure du confinement) et de *L'Île de béton* sur la transformation des villes en îles urbaines isolées les unes des autres à cause de la densité des autoroutes. Cette dernière vision corrobore avec quelques dizaines d'années d'avance les analyses d'un Mike Davis, par exemple dans *Paradis infernaux. Les villes hallucinées du néo-capitalisme* (2008), sur une ville comme Los Angeles où l'aménagement capitaliste et concentrationnaire des villes favorise les émeutes urbaines et les... crises sanitaires.

SF française : un genre né avec la contestation

105

En France, la SF écologique va aussi naître dans le climat de contestation des années 1960-1970 et de Mai 68 en particulier, par le biais de luttes de l'extrême gauche qui vont assez vite intégrer une dimension anticonsumériste tout comme, parallèlement, ce que l'on a appelé le néopolar renouvelait le roman noir américain pour décrire la société française des années 1970-1980 avec Manchette en tête de file. Un des auteurs phares de cette génération de la nouvelle SF française est Jean-Pierre Andrevon., écrivain foisonnant, véritable forçat de la machine à écrire, né en 1937. Il a sévi dans tous les mauvais genres et a collaboré notamment à *La Gueule ouverte*, le premier journal d'écologie politique, né en 1972.

Andrevon est aussi un anthologiste avec sa série *Retour à la terre* publiée à partir de 1975, dont le titre est à lui seul programmatique. La SF française devient avec lui et les auteurs qu'il rassemble (Daniel Walther, Philippe Curval, Michel Jeury, Joël Houssin, Alain Dorémieux, Christine Renard...) un véhicule privilégié de la contestation politique et notamment écologiste, comme il l'écrit dans la préface du deuxième volume de *Retour à la terre* : « Alors revenons sur Terre, où nous attendent la pollution et la tyrannie, la guerre nucléaire et les révolutions morales et sexuelles, les soubresauts sociaux et la mise en coupe réglée de l'environnement,

les tripatouillages génétiques et la découverte des énergies douces, la montée de l'électrofascisme et le fichage électronique, la fin du monde et le début d'un monde nouveau – peut-être. » Ce monde nouveau, écologiquement harmonieux, c'est aussi dans les années 1970 qu'un véritable best-seller lui donnera sa forme avec le roman utopique *Ecotopia* (1975) d'Ernest Callenbach, qui imagine après une sécession de plusieurs États de l'Ouest américain, dont la Californie, au début des années 1980, la création d'une société écologiste. Vingt ans après, un journaliste est autorisé à la visiter. L'essentiel du roman est composé de son reportage. Plus manifeste que roman, *Ecotopia*, réédité en 2018 par les éditions Rue de l'Échiquier, est pourtant parfaitement représentatif de l'optimisme utopique de toute une époque. Néanmoins, la vision sombre des auteurs est plutôt la norme, y compris chez les lointains précurseurs.

Barjavel, le précurseur

106

Un des plus célèbres, chez nous, est le Français René Barjavel qui, avec *Ravage*, un roman de 1943, raconte la fin de la civilisation. Ce roman mérite qu'on y porte attention car il pose d'emblée à la fois la nécessité de l'écologie et, bien malgré lui, le risque de dérives que l'on peut retrouver par exemple chez les « durs » de la décroissance. Dans *Ravage*, l'homme s'est perdu de vue derrière les machines. Mais voilà que l'électricité disparaît tout à coup, plongeant l'humanité dans le chaos. Le récit commence en 2052, à Paris, devenue une métropole de vingt-cinq millions d'habitants. Les deux personnages qui joueront un rôle clé et survivront à la catastrophe ont leurs racines à la campagne et, comme la terre ne ment pas, ils sauront garder leur sang froid... Il y a Blanche, venue de Provence pour intégrer une école qui forme les mères de famille d'élite. Elle se laisse tourner la tête par la haute société et, repérée à un concours radiophonique, tombe sous l'influence du directeur de Radio 300 qui voudrait en faire une vedette et plus si affinités. Heureusement, un ami d'enfance du même village, François Deschamps (!) est aussi à Paris pour passer le concours de l'École supérieure de chimie agricole. François Deschamps, malgré son parcours, ne veut pas travailler dans les usines qui produisent l'essentiel de la nourriture et « ne cache pas son intention de prendre plutôt la direction d'une grande exploitation rurale en Provence » pour travailler à l'ancienne comme le faisait son père.

LA SCIENCE FICTION NOUS AVAIT POURTANT PRÉVENUS !

Le roman de Barjavel a plutôt bien vieilli. L'effondrement de la société technologique est rendu de manière effroyable notamment à travers la peinture d'un gigantesque incendie qui dévore une grande partie de la France. Mais soyons clairs, autant par la date de sa publication, en pleine Occupation, que par l'idéologie sous-jacente qu'il véhicule, *Ravage* est un livre éminemment réactionnaire, voire franchement partisan du retour à la terre prôné par Vichy.

Il est encore plus intéressant aujourd'hui, car il met le doigt, bien malgré lui, sur une des contradictions et, qui sait, un des péchés originels de la pensée décroissante. La société des survivants, dirigée par Deschamps dans la dernière partie du roman, est un modèle écologique fondé sur le troc : « Rien ne se vend, dans le monde nouveau, qui ne connaît pas le sens du mot "marchand" », mais c'est aussi celui d'une simplicité volontaire pour le moins rugueuse : pouvoir patriarcal, interdiction de l'alcool, destruction des livres encore existants, sauf quelques volumes de poésie « qui ne furent dangereux que pour leurs auteurs ». On pourra cependant trouver dans la SF une critique consciente des dérives possibles d'un certain intégrisme écologique par des écologistes eux-mêmes. Philippe Curval, un proche d'Andrevon, publie ainsi avec *Le dormeur s'éveillera-t-il ?* en 1979 un roman où il imagine une société française où les « Écos » ont gagné et par leur refus de toute utilisation d'énergie, y compris solaire, ramènent la société à une espèce de féodalisme rural balkanisé : « Personne aujourd'hui n'était capable de reconstituer le puzzle de la civilisation pour en lire l'image ; surtout personne ne le désirait plus. »

107

Attention à l'intégrisme vert

Aujourd'hui, en conclusion, il semblerait que la SF, toujours en avance d'un ou deux coups, comme aux échecs, soit en passe d'anticiper la possibilité que la décroissance devienne un marché, car l'auteur de science-fiction, toujours mauvais esprit, sait comme Lénine que le capitalisme serait capable de vendre la corde pour le pendre. On citera deux romans qui explorent avec une véritable force ce thème assez nouveau : *Aqua TM* (2006) de Jean-Marc Ligny, fresque impressionnante, montre comment, sur une planète en plein stress hydrique, une multinationale va tout de même tout faire pour s'emparer de la découverte miraculeuse d'une nappe phréatique au Burkina Faso. Quant à Norman Spinrad, vieux routier

américain de la SF réfugié à Paris depuis les années Reagan, il précise, dans *Bleue comme une orange*, comment le fameux réchauffement climatique pourrait très bien, dès cette fin du siècle, devenir une catastrophe terriblement rentable pour quelques financiers avisés. On l'aura compris, la SF n'est jamais aussi intelligemment politique que lorsqu'elle parle d'écologie, ce que remarquait déjà, dès 1980, un des gourous français du genre, Gérard Klein, dans sa préface à *Histoires écologiques*, un des volumes de sa grande anthologie de la SF : « Force est de constater que cette dimension contestataire est pratiquement réservée, dans la littérature de science-fiction, au développement des thèmes touchant de près ou de loin à l'écologie. »

Références (chronologiques)

- Dashiell Hammett, *La Moisson rouge* [1929], réédité Série noire, Gallimard en 2009.
- Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes* [1932], Pocket, 2017.
- René Barjavel, *Ravage* [1943], Gallimard/Folio, 2014.
- E. van Vogt, *Le Monde des A* [1945], Hachette et Gallimard, 1953.
- Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme* [1956], Éditions Ivrea, 2002.
- Robert Heinlein, *Étoiles, garde-à-vous !* [1959], J'ai lu, 1974.
- Günter Anders, *Le Temps de la fin* [1960] L'Herne, 2007.
- Harry Harrison, *Make Room* [1966] (A inspiré le film *Soleil vert*), Presses de la cité, 1974.
- Robert Heinlein, *Révolte sur la Lune* [1966], Folio/Gallimard, 1967.
- William F. Nolan et George Clayton Johnson, *Quand ton cristal mourra* [1967], Denoël, 1977.
- John Brunner, *Tous à Zanzibar* [1968], Robert Laffont, 1972.
- James Blish, *Nous mourons nus* [1969], Le Passager clandestin, 2014.
- Ira Levin, *Un bonheur insoutenable*, Robert Laffont, 1970.
- Philip Wylie, *La Fin du rêve* [1972], Livre de poche, 1980.
- John Brunner, *Le Troupeau aveugle* [1972], Robert Laffont, 1972.
- J. G. Ballard, *Trilogie du béton* [1973-1975], composée de *Crash*, d'*I.G.H.* et de *L'Île de béton*, Folio/Gallimard, 2014.
- Jean-Pierre Andrevon, *Retour à la terre*, Denoël, 1975.
- Ernest Callenbach, *Ecotopia* [1975], Stock, 1978 et Rue de l'échiquier, 2018.
- Philippe Curval, *Le Dormeur s'éveillera-t-il ?*, Denoël, 1979.
- Gérard Klein, *Histoires écologiques*, Livre de poche, 1983.
- Norman Spinrad [1999] *Bleue comme une orange*, J'ai lu, 2004.
- Jean-Marc Ligny, *Aqua TM*, L'Atalante, 2006.
- Mike Davis & Daniel B. Monk [2008] *Paradis infernaux, Les villes hallucinées du néo-capitalisme*, Les Prairies ordinaires, 2008.

LA SCIENCE FICTION NOUS AVAIT POURTANT PRÉVENUS !

Résumé :

Au départ, la science fiction se révèle beaucoup moins critique socialement que ne l'a été le roman noir et va exalter à ses débuts le bien-fondé absolu de la science pour finir par s'inquiéter d'une technologie qui nous domine. Elle se révèle un sismographe parfait des fantasmes, des peurs et même des névroses qui traversent la société et présente les traits d'une littérature de l'inquiétude. Elle se lancera dans une critique acerbe du consumérisme, de la pollution, des dérives technologiques, d'une urbanisation toujours plus inhumaine. Elle flirte avec la dystopie écologique et catastrophique.